

LES ANARCHISTES ET LES SOCIALISTES: AFFINITÉS ET OPPOSITIONS...

Umanità nova - 1^{er} mai 1920

L'article suivant a été écrit après la lecture de la «Giustizia» de Reggio Emilia (20 avril) où Zibordi et Saccani discutent d'anarchisme, le premier avec assez de sérénité, le second avec... plus ou moins de sérénité mais les deux, apparemment, avec une connaissance insuffisante.

Le compagnon Torquato Gobbi nous avait envoyé une longue réponse argumentée; mais nous préférons traiter le sujet d'une façon plus générale et nous nous excusons auprès de Gobbi de ne pas publier sa lettre.

En ce qui concerne Reggio Emilia en particulier, nous ne voulons retenir que ce fait, que nous rapporte Gobbi: les socialistes cherchent à empêcher la vente d'«Umanità Nova» et ils ont refusé de publier dans la «Giustizia» l'annonce de la conférence de Malatesta, alors qu'ils faisaient la plus effrénée des réclames pour l'«Emprunt National» et les gros requins de l'industrie.

Des hommes certainement sincères, désireux que les travailleurs apprennent à penser par eux-mêmes et à choisir leur voie en toute connaissance de cause, et qui sont aussi totalement aveuglés par l'esprit de parti, au point de ne pas comprendre toute la mesquinerie et le caractère odieux de certains moyens, dignes peut-être des prêtres mais qui ne correspondent certainement pas à la dignité d'un idéal noble comme l'est le socialisme: cela nous paraîtrait incroyable si nous ne connaissions pas le sérieux de notre ami Gobbi et si d'autres cas semblables, malheureusement, ne nous avaient pas éclairés.

Du reste, la tentative de boycott ayant échoué, «Umanità Nova» fait son chemin comme avant, et le théâtre où Malatesta a parlé était bondé.

Anarchistes et socialistes, nous sommes également ennemis de la société bourgeoise. Nous voulons, les uns et les autres, abolir le capitalisme, abolir l'exploitation de l'homme par l'homme; nous voulons que les richesses naturelles et le travail humain servent à satisfaire les besoins de tous et non plus à fournir du profit à ceux qui ont usurpé les moyens de production. Les socialistes et les anarchistes veulent que les hommes cessent de vivre de la souffrance d'autrui, qu'ils cessent d'être des loups qui se dévorent entre eux et que le fait de vivre en société serve à garantir à tous le plus grand bien-être possible, le maximum de développement matériel, moral et intellectuel.

Nous, anarchistes et socialistes, nous voulons donc fondamentalement la même chose et, même quand nous semblons des adversaires et des ennemis, nous sommes naturellement frères.

Mais nous différons, dit Zibordi, sur le moyen à employer pour détruire et sur la façon de reconstruire.

Parfaitement: mais il ne faut pas se tromper sur les moyens que nous préconisons, nous, ni sur la façon dont nous entendons réaliser la transformation de la société et parvenir à la réalisation de notre idéal.

Nous anarchistes, nous sommes tous - ou presque tous - convaincus que la société bourgeoise basée sur la violence ne tombera que sous les coups de la violence des prolétaires et nous visons donc une préparation morale et matérielle qui puisse mener à une insurrection victorieuse.

C'est en vain qu'on cherche à faire croire que nous voudrions provoquer à tout moment des grèves, des affrontements, des conflits violents. Nous voulons vaincre et c'est pourquoi nous n'avons aucun intérêt à consumer pour rien nos forces et celles du prolétariat.

Malgré les mensonges de la presse aux ordres de la police, tout le monde sait que dans tous les épisodes sanglants de ces derniers temps, il n'y a jamais eu à proprement parler de vrai conflit mais toujours agression non provoquée, et souvent assassinat prémédité de la part de la force publique.

En suscitant l'espoir et la confiance en un mouvement général décisif, notre propagande tend à éviter tous les faits isolés qui gaspillent les forces et à pousser à une préparation méthodique qui puisse garantir la victoire.

Mais cela ne veut pas dire pour autant que nous devons freiner les explosions de colère populaire quand elles se produisent. L'Histoire est mue par des facteurs plus puissants que nous; elle ne nous attend pas et nous ne pouvons pas avoir la prétention d'en disposer à notre guise. Tout en poursuivant notre préparation, nous entendons agir toutes les fois que l'occasion se présente et tirer de toute agitation spontanée le maximum possible de résultat au profit de l'insurrection libératrice. Nous sommes en outre convaincus que le Parlement et tous les organes étatiques ne peuvent pas servir d'instruments de libération et que toutes les réformes faites en régime bourgeois tendent à conserver et à renforcer le régime en question. C'est pourquoi nous sommes fermement opposés à toute participation aux luttes électorales et à toute collaboration avec la classe dominante; nous voulons creuser l'abîme qui sépare le prolétariat du patronat et rendre toujours plus aiguë la lutte des classes.

Sur tous ces points, nous nous opposons nettement aux socialistes réformistes mais nous pourrions parfaitement nous trouver d'accord avec les socialistes dits maximalistes. Et, de fait, il y a eu une période au cours de laquelle une cordiale coopération entre les maximalistes et nous semblait assurée. Si les relations se sont ensuite refroidies petit à petit, c'est parce que nous avons cru de moins en moins qu'ils voulaient réellement faire la révolution. Malgré l'absurdité qu'il y a à vouloir se faire élire au Parlement tout en déclarant qu'on ne peut rien faire au Parlement, nous avons fait confiance aux bonnes intentions manifestées dans l'*Avanti!* et dans les meetings électoraux. Mais ensuite... il est arrivé ce qui est arrivé et, perplexes, nous nous sommes demandé si tout ce feu révolutionnaire était le résultat d'une excitation temporaire ou tout simplement une manœuvre électorale.

De toute façon, si les dirigeants socialistes voulaient agir, ils savent que nous ne resterons pas en arrière. En attendant, nous nous adressons directement aux jeunes et aux masses socialistes qui veulent réellement la révolution.

Passons maintenant à une autre question: ce que nous entendons faire après la victoire de l'insurrection.

C'est la question essentielle parce que c'est notre façon de reconstruire qui constitue proprement l'anarchisme et qui nous distingue des socialistes. L'insurrection, les moyens employés pour détruire, ce sont des choses contingentes et, à la rigueur, on pourrait être anarchiste même en étant pacifiste, comme on peut être socialiste tout en étant partisan de l'insurrection.

On a dit que les anarchistes sont contre l'État: c'est exact. Mais qu'est-ce que l'État? L'État, voilà un mot sujet à des centaines d'interprétations et nous préférons employer des mots clairs qui ne donnent pas lieu à équivoques.

Bien que cela puisse paraître nouveau à qui n'a pas bien saisi l'idée fondamentale de l'anarchiste, il n'en est pas moins vrai que les socialistes sont des violents alors que nous, nous sommes opposés à toute violence, sauf quand la violence d'autrui nous l'impose pour notre défense. Nous sommes pour la violence aujourd'hui parce que c'est le moyen nécessaire pour abattre la violence bourgeoise; nous serions pour la violence demain si on voulait nous imposer par la violence un mode de vie avec lequel nous ne serions pas d'accord. Mais notre idéal, l'anarchie, est une société fondée sur le libre accord des volontés libres de tous et de chacun. Nous sommes contre l'autorité parce que l'autorité, c'est, dans la pratique, la violence d'un petit nombre sur un grand nombre; mais nous serions tout autant contre l'autorité si elle était, selon l'utopie démocratique, la violence de la majorité sur la minorité.

Les socialistes sont des parlementaristes ou des partisans de la dictature.

La dictature, même si elle s'intitule dictature du prolétariat, c'est le gouvernement absolu d'un parti ou

plutôt des chefs d'un parti qui imposent à tous leur programme particulier, quand ce ne sont pas leurs propres intérêts particuliers. Elle se présente toujours comme provisoire mais, comme tout pouvoir, elle tend à se perpétuer et à accroître son propre pouvoir, et elle finit soit par provoquer la révolte soit par consolider un régime d'oppression.

Nous anarchistes, nous ne pouvons pas ne pas être ennemis de toute dictature, quelle qu'elle soit. Que les socialistes qui préparent les esprits à subir la dictature pensent au moins à s'assurer que ce seront les dictateurs qu'ils désirent qui iront au pouvoir, parce que si le peuple est disposé à obéir, il y a toujours le risque qu'il obéisse aux plus habiles, c'est-à-dire aux plus mauvais.

Il reste le Parlement, la démocratie.

L'espace limité d'un article ne nous permet pas de refaire ici la critique du parlementarisme et de démontrer qu'il ne peut jamais interpréter les besoins et les aspirations des électeurs et qu'il finirait nécessairement par créer une classe de politicards ayant leurs intérêts propres, différents de ceux du peuple et souvent opposés.

Même dans la meilleure des hypothèses - utopique - où les corps élus arriveraient à représenter la volonté de la majorité, nous ne pourrions jamais reconnaître à cette majorité le droit d'imposer sa propre volonté à la minorité au moyen de la loi, c'est-à-dire au moyen de la force brutale.

Mais est-ce que cela veut dire que nous ne voulons pas d'organisation, pas de coordination, pas de division ou de délégation de fonctions?

Pas du tout. Nous comprenons toute la complexité de la vie de l'ensemble des habitants et nous ne voulons renoncer à aucun des avantages de la civilisation. Mais nous voulons que tout, y compris les limitations nécessaires de la liberté, soit le résultat de la libre entente, autrement dit que la volonté de chacun ne soit pas violentée par la force d'autrui mais bien tempérée par l'intérêt que tous ont à s'entendre, ainsi que par les faits naturels indépendants de la volonté humaine.

L'idée de la libre volonté semble épouvanter les socialistes. Mais, pour tout ce qui dépend des hommes, n'est-ce pas toujours la volonté qui décide? Pourquoi alors la volonté des uns plutôt que celle des autres? Qui déciderait de la volonté qui a le droit de prévaloir? La force brutale? Celle qui serait arrivée à s'assurer un corps de police assez fort?

Nous ne pourrions arriver à l'entente et parvenir à la meilleure façon de vivre en commun que si personne ne peut imposer sa propre volonté par la force. Chacun devra donc chercher la façon de concilier ses propres désirs avec ceux des autres, par la force des choses et aussi sous l'impulsion de l'esprit de fraternité; voilà ce que nous croyons. Un maître d'école - qu'on me passe l'exemple - qui aurait le droit de battre ses élèves et qui se fait obéir grâce au fouet, s'épargne tout travail intellectuel pour comprendre l'esprit des enfants qui lui sont confiés et il en fait des sauvages; un maître qui, au contraire, ne peut pas ou ne veut pas frapper cherche à se faire aimer et il y arrive.

Nous sommes communistes, mais le communisme imposé par les sbires, non. Ce communisme violerait la liberté qui nous est chère; il ne parviendrait pas à produire des effets bénéfiques parce qu'il lui manquerait le concours cordial des masses et qu'il ne devrait compter que sur l'action stérile et pernicieuse des bureaucrates; et de plus, il conduirait certainement à la révolte, et cette révolte étant, dans ces circonstances, anticommuniste, elle risquerait d'aboutir à une restauration de la bourgeoisie.

Cette différence de programme entre les socialistes et nous fera-t-elle de nous des ennemis, au lendemain de la révolution, et poussera-t-elle les anarchistes, qui seront probablement en minorité, à préparer une nouvelle insurrection violente contre les socialistes?

Pas nécessairement.

L'anarchie, nous l'avons répété souvent, ne se fait pas de force et nous ne pourrions pas vouloir imposer aux autres nos propres conceptions sans cesser d'être anarchistes. Mais nous anarchistes, nous voudrions vivre anarchiquement dans toute la mesure où le permettront les circonstances extérieures et nos capacités.

Si les socialistes nous laissent la liberté de faire de la propagande, de nous organiser, d'expérimenter; s'ils n'entendent pas nous obliger par la force à obéir à leurs lois alors que nous saurions vivre en ignorant ces lois, il n'y aura aucune raison qu'il y ait conflit violent.

Une fois la liberté conquise et quand nous aurons conquis le droit de disposer des moyens de production, nous ne comptons, pour le triomphe de l'Anarchie, que sur la supériorité de nos idées. Et en attendant nous pourrons tous, chacun avec ses propres méthodes, apporter notre contribution au bien de tous.

Si, au contraire, les gouvernants socialistes voulaient, par la force des policiers, soumettre les récalcitrants à leur domination, alors... ce serait la lutte.

Errico MALATESTA.

VEULENT-ILS DONC VRAIMENT QUE NOUS LES TRAITIONS DE FLICS?

Umanità Nova, n° 58, 6 mai 1920

Depuis un certain temps, certains socialistes parmi les moins conscients et les plus irresponsables font, dans toute l'Italie, des insinuations à propos de je ne sais quel complot entre D'Annunzio, Giuletti, etc., et moi, et d'une alliance des plus bizarres entre anarchie, militarisme et franc-maçonnerie. Et quand on les invite à parler clairement et ouvertement pour qu'il soit possible de leur répondre comme ils le méritent, ils esquivent comme des anguilles.

Personnellement, je ne m'en suis guère occupé jusqu'à présent parce que je suis convaincu que ces moyens jésuitiques ne peuvent pas nous nuire, pas plus à moi qu'à mon parti, et qu'ils finissent toujours par se retourner contre ceux qui les emploient. Par ailleurs, j'étais convaincu que les dirigeants du parti socialiste qui tiennent tant à la discipline et qui savent si bien se faire obéir quand il s'agit de freiner les impulsions généreuses de leurs propres masses, allaient rapidement rappeler à la décence ces impudents dénigreur.

Mais le petit jeu continue et j'ai par hasard sous les yeux, aujourd'hui, YEco del Popolo de Crémone, organe de la Fédération provinciale socialiste, où sont répétés les mensonges habituels dont on voudrait tirer des conclusions d'ordre général pour mettre en garde les socialistes contre «la possibilité que se produisent des événements du genre de ceux de 48».

132

Eh bien, puisqu'ils parlent tous à voix basse, il ne sera pas mauvais que je dise quelque chose, moi, et à voix haute.

Oui, il y a quelques mois, en prévision de certains événements possibles, j'ai servi d'intermédiaire pour une réunion entre certains membres dirigeants du parti socialiste et d'autres éléments révolutionnaires, pour discuter de certaines propositions et en délibérer. La réunion eut lieu, mais les circonstances avaient alors changé et il fut décidé à l'unanimité qu'il n'y avait plus lieu d'examiner les propositions faites.